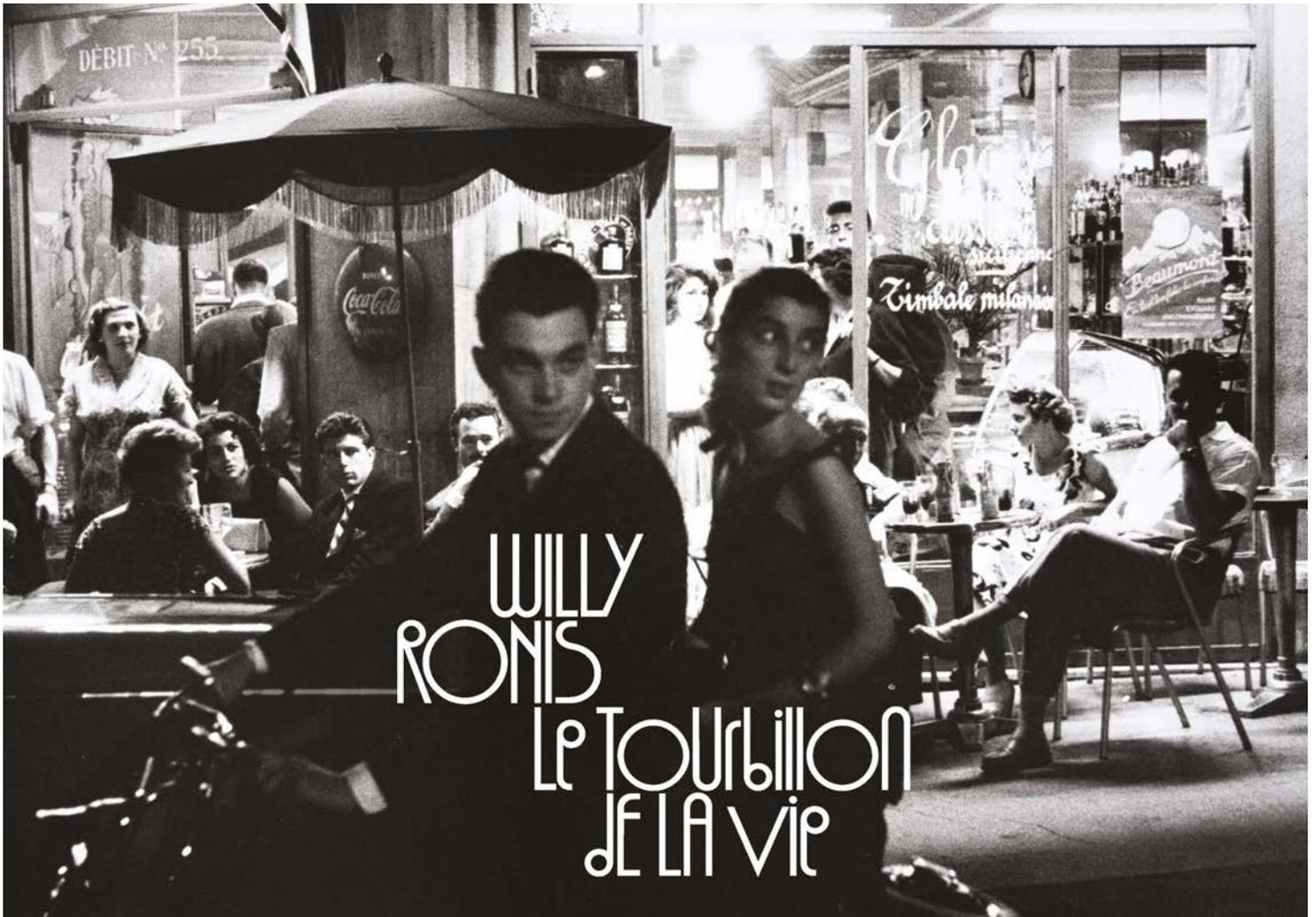


LA GALERIE ROUGE

Présente



La nuit du 14 Juillet, Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1955

20 MARS - 17 MAI 2025

VERNISSAGE LE JEUDI 20 MARS À PARTIR DE
18H

La Galerie Rouge est heureuse de vous convier à sa nouvelle exposition *Willy Ronis, Le Tourbillon de la Vie*.

Figure emblématique de la photographie humaniste, Willy Ronis (1910-2009) définissait cette école française comme « le regard du photographe qui aime l'être humain ». Influencé par la musique et la peinture, il composait ses images avec la précision d'un artiste, capturant le quotidien avec une sensibilité rare et une joie non dissimulée. Il voyait dans la photographie un moyen de sublimer la vie, affirmant : « Parfois, il est possible de chiper le moment sublime et d'en tirer une immense satisfaction. »

De Paris à la Provence, en passant par Londres et Venise, son objectif a capté les luttes sociales, l'espoir d'un monde meilleur après la Seconde Guerre Mondiale et les éclats de vie trouvés au hasard des rues. Cette exposition explore la diversité de son œuvre photographique à travers des images emblématiques et d'autres, moins célèbres, qui renouvellent le regard que l'on porte sur son oeuvre. Ce goût pour la diversité des sujets, Willy Ronis le revendiquait comme une forme de liberté : « J'aime mieux tâter un peu de tout, quitte à porter mon effort sur ce que je fais volontiers et refuser ce qui m'intéresse moins. Être libre ? Oui, mais ça n'est pas tant la question de la liberté que le goût pour des choses diverses. »

Les tirages photographiques exposés dans *Willy Ronis, Le tourbillon de la vie*, viennent de la donation Tina Vazquez, personne qui a été au fil de sa vie, une aide, une amie, un membre à part entière de sa famille. Cette exposition met en avant la générosité de Willy RONIS et les liens d'amitié qui unissaient le photographe à Mme Vazquez. Elle raconte ainsi sa relation avec le photographe :

« J'ai rencontré Willy et Marie-Anne [Marie-Anne Lansiaux, femme de Willy Ronis] dans les années 1970, par l'intermédiaire de l'Oeuvre de Secours aux Enfants (OSE) où j'étais salariée. Du fait de ses origines culturelles, Willy était très sensible à cette maison fondée au début du 19e siècle par des médecins russes juifs pour venir en aide aux populations juives persécutées dans l'Histoire. Marie-Anne et moi avons tout



Tina Vazquez et Willy Ronis dans son atelier

de lui jusqu'à son dernier souffle. J'avais 63 ans quand il nous a quittés. J'étais devenue grand-mère de trois petits-enfants qu'il a pu connaître. Il avait 99 ans mais j'aurais tant voulu que nous soufflions ensemble ses 100 bougies. »

En résonance avec l'oeuvre de Willy Ronis, des photographies d'Édouard Boubat et de Jean-Philippe Charbonnier seront exposées au sous-sol de la galerie. Ces deux photographes représentés par La Galerie Rouge ont en effet bien connu Willy Ronis, puisqu'ils ont tous les trois fait parties de l'agence Rapho et du « Club des 30 x 40 ».

de suite eu un coup de cœur. Elle m'a ainsi laissé une place privilégiée dans la bulle dans laquelle l'a enfermée au fil des années sa maladie, pour le plus grand bonheur de Willy mais aussi de son fils, Vincent, qui était un homme d'une extrême gentillesse. Mon père et Marie-Anne sont décédés l'un après l'autre. Mes enfants disent que j'ai, depuis lors, traité Willy comme un père. Willy a vu grandir mes enfants, a veillé sur ma mère lorsque je travaillais, a fêté avec nous nos fêtes de famille.

En somme, j'ai vieilli avec lui et tout comme pour mes parents, j'ai pris soin



Place Vendôme, 1947

« Ce jour-là, je m'apprêtais à prendre le métro aux Tuileries pour rentrer chez moi. C'était une fin de matinée, sur la place Vendôme. Tout à coup, je ne sais pas pourquoi, je baisse la tête et je remarque une flaque d'eau. Je me penche encore et en la regardant bien attentivement, je vois qu'un trésor se cache dans cette flaque, la colonne Vendôme s'y reflète, j'ai bien sûr tout de suite envie de faire une photo, c'est un petit miracle, ce reflet. Et aussitôt, une jeune femme enjambe cette flaque. Zut, je n'étais pas prêt. Je l'ai ratée, j'aurais pourtant tellement voulu prendre ce geste, cet ensemble, avec la flaque, la jambe et le reflet de la colonne. Mais quand j'ai levé la tête, je me suis aperçu que plusieurs femmes passaient par là et prenaient toutes la même direction. C'étaient les ateliers de la place Vendôme qui rejetaient leurs petites cousettes pour le temps du déjeuner, elles allaient sans doute se retrouver et se détendre dans un bistrot de la rue Saint-Honoré. J'ai regardé ma montre, oui, il était midi, c'était bien ça. Alors, j'ai attendu. Trois femmes, l'une après l'autre, ont fait le même parcours et ont enjambé la flaque. J'ai fait trois photos. Elles ne me remarquaient pas puisque c'était la flaque que je visais. J'aurais à la rigueur pu passer pour un maniaque ou quelqu'un de bien bizarre, mais, au moins, j'ai pu obtenir l'effet que je voulais. Cette photo est la plus belle des trois. Elle est étrange, sensuelle, avec le beau dessin de l'escarpin et l'ambiance particulière de ce jour, où, je m'en souviens, il n'avait pas cessé de pleuvoir. »



Chez Maxe, Joinville, 1947

« Ce jour-là, j'étais debout sur une chaise. J'étais allé à Joinville pour un reportage sur les guinguettes que m'avait demandé *Le Figaro* qui éditait alors tous les trimestres un bel album sur papier couché, avec des textes d'artistes, d'écrivains, de poètes.

C'était en 1947, un dimanche après-midi. J'aimais en particulier l'ambiance de ces guinguettes, j'y venais régulièrement. Chez Maxe, c'était le nom de celle-ci, curieusement écrit avec un « e », et dès que je suis entré, j'ai vu un groupe de danseurs vers le fond que j'ai eu envie de photographier. Tout de suite. Mais il me fallait chercher un point de vue, je ne pouvais pas aller directement sur la piste car la photo aurait été prise de trop près, il me fallait trouver un endroit qui me ferait dominer l'ensemble de la danse. C'est ce mouvement général de la salle et de la danse qui m'attirait. Et que je voulais saisir. Alors, j'ai grimpé sur une chaise, juste derrière ce couple qui est là, devant, de dos. Ce sera mon premier plan, j'ai pensé. Mais une fois sur la chaise, mon attention a été attirée vers un garçon qui faisait danser deux filles, très librement, très élégamment, sur la droite. C'est mon sujet, je me suis dit. Je le sens tout de suite quand je trouve mon sujet. Alors, j'ai fait signe au danseur pour qu'il se rapproche. Lui aussi m'avait remarqué, il m'a compris aussitôt et, tout en dansant avec les deux filles, il s'est avancé vers moi : c'est alors que j'ai fait ma photo. Il dansait comme un

dieu. Et d'ailleurs, pour faire danser deux filles comme ça, il fallait qu'il ait vraiment du talent. Mais quand la musique s'est arrêtée et qu'il a repris sa place, je me suis aperçu qu'il avait un pied bot. J'étais stupéfait. C'était tout à fait invisible quand il dansait.

Le moment où je choisis de prendre une photo est très difficile à définir. C'est très complexe. Parfois, les choses me sont offertes, avec grâce. C'est ce que j'appelle le moment juste. Je sais bien que si j'attends, ce sera perdu, enfui. J'aime cette précision de l'instant. D'autres fois, j'aide le destin. Par exemple, ici, je sais que le premier couple ne s'est rendu compte de rien, mais pour avoir cette photo précise, je les ai vraiment appelés, mes danseurs.

L'histoire ne s'arrête pas là. Il y a trois ans, j'ai reçu une lettre de la danseuse qui est sur la droite. Elle me disait qu'elle voyait cette photo de temps en temps dans la presse et qu'elle tenait à me dire combien elle était touchée par tout ce qu'elle représentait. Sa jeunesse, l'ambiance de ces guinguettes, et bien sûr la jeune fille qui dansait sur la gauche qui était une copine d'enfance : depuis la maternelle, précisait-elle. Mais le garçon, non, elles ne l'avaient plus jamais revu. Elles n'avaient dansé que cette fois-là avec lui. »



Avenue Simon-Bolivar depuis l'escalier de la rue Barrelet-de-Ricou, Paris, 1950

« Après-midi d'hiver. J'ai rarement inclus autant d'éléments dans une même photographie. Il y a la mère portant son enfant, pivot de la construction. Il y a le fardier tiré par son cheval, ce qui ne courait déjà plus les rues dans le Paris de cette époque ; l'ouvrier qui répare les feux tricolores ; derrière lui un couple qui pousse une voiture d'enfant, et devant lui une maman qui fait de même. À droite, le cordonnier et son interlocuteur (un pharmacien peut-être) fixent le même point que nous ignorerons à tout jamais. Au-delà, c'est la rue Lauzin et ses ateliers, aujourd'hui remplacés par des immeubles pas désagréables à regarder (allée Louise-Labé, etc). J'y ai fait des photographies nouvelles en me replaçant au même endroit, mais pas à la même saison. Pour ne pas avouer que c'est moins bon, je dirais que c'est autre chose. Tirage de difficulté moyenne. Très faible recadrage sur les deux côtés. »



Gamins de Belleville, sous l'escalier de la rue Vilin, Paris, 1959

« Le travail sur les cités nouvelles pour *Marie-Claire* m'ayant gravement fatigué du béton, j'ai entrecoupé mon labeur d'intermèdes plus classiques. C'est ainsi que je me suis retrouvé, le 26 septembre 1959, dans les quartiers de Belleville et Ménilmontant où commençait à s'exercer, malheureusement plus souvent pour le pire que pour le meilleur, la rage des reconstructeurs. Objectif 28 mm, cadrage intégral. »



Pub à Soho, Londres, 1955

« Reportage sur le quartier de Soho à Londres, pour *France Soir*, dans le pub français de Gaston Berlemont, une fin de matinée de décembre superbement éclairée par les rayons bas de ce soleil d'hiver. Coup d'œil circulaire rapide : chic, un escalier ! Belvédère idéal : je ne gêne personne et je vois tout. Deux ou trois clichés, très vite, pour assurer le coup ; on ne sait jamais, il y en a qui ont la bière irascible. Et puis j'attends que la jeune serveuse vienne se placer dans un rayon de soleil. Merveille ! Tout tombe à son exacte place, mieux que si j'en avais été organisateur. Tirage difficile à équilibrer, à cause de très fortes oppositions ombre-soleil. 28 mm, sans doute à F : 8 et 1/25 de seconde. Le film était l'HPS d'Ilford, plus tard remplacé par l'HP5. »



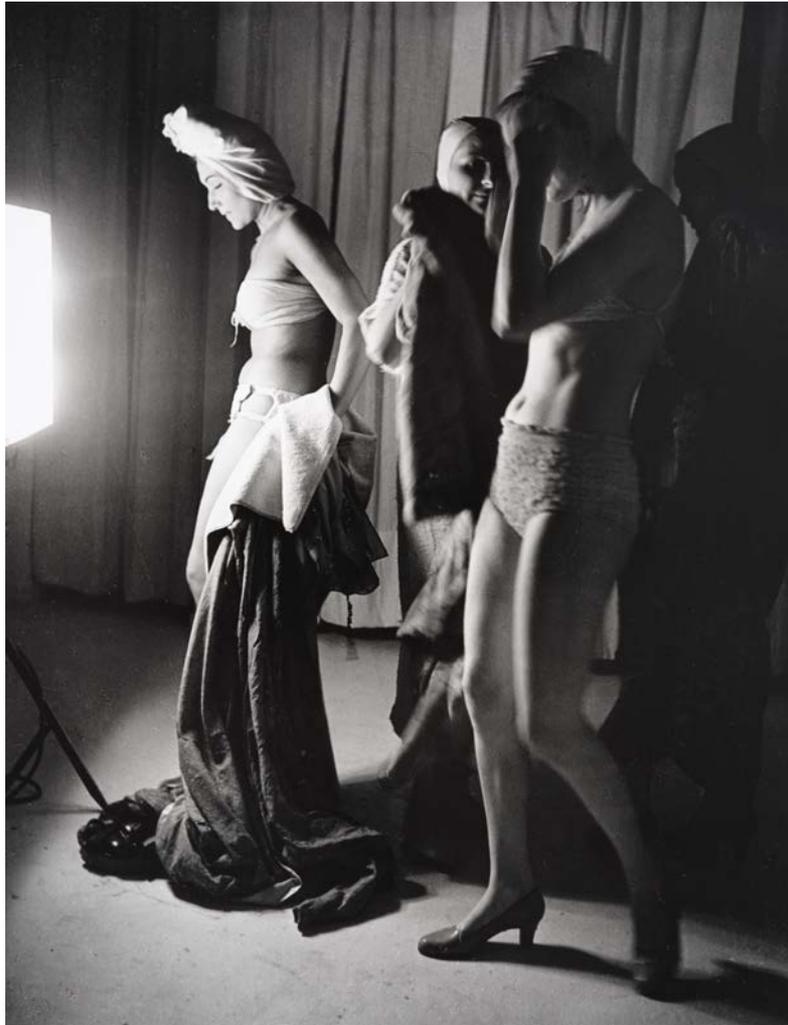
Fondamente Nuove, Venise, 1959

« Venise. Fondamente Nuove, quais nord de la cité des Doges. Le soleil, déjà un peu bas, silhouettait durement les contre-jours. Je permute le 28 mm contre son extrême contraire, le 135 : c'est ainsi que se cadrerait le mieux l'image que j'espère, et dont le schéma existe déjà dans ma tête. Espoir comblé : une petite fille s'engage sur la passerelle. Unique déclic. Un regret : j'aurais préféré que la barque du rameur soit un peu détachée des poteaux de bois, avec lesquels sa masse se confond. Et puis, j'ai cadré un peu de travers, dans ma précipitation. Il faudra redresser au tirage pour rétablir l'horizontalité du plan supérieur. Veiller également à bien doser les contrastes et à ne pas faire monter du gris sur la surface de l'eau. »



Les marchandes de frites, 1946

« Ce jour-là, je venais de terminer un reportage sur les Halles Baltard, les grandes Halles de Paris. Le quartier m'intéressait beaucoup et je me promenais encore, comme ça, au gré de ma fantaisie. Il était midi et j'étais arrivé rue Rambuteau. J'ai été saisi par la grâce de ces deux jeunes filles qui vendaient simplement des frites et parlaient à un client qui, naturellement, plaisantait avec elles. J'ai fait ma photo, de chic, le nez au vent. Il y avait beaucoup de monde tout autour et comme elles étaient jolies et avenantes, ça excitait la verve des clients. C'était en 1946, un an après la Libération, Paris vivait une période d'optimisme et de grand enthousiasme, c'est ce que traduit pour moi cette photo. Leur charme, leur sourire, leur malice, c'est au fond tout ce qu'on aime dans ce Paris-là, vif, alerte, drôle. J'ai eu la chance de vivre à cette époque-là. J'ai couvert les trois-quarts du siècle. Mes premières photos datent de 1926, et j'ai travaillé jusqu'en 2002. Avec un arrêt pendant la guerre, où j'étais dans le Midi. Là, je n'ai pas fait de photos, sauf quelques-unes de Vincent bien sûr. Et une série de portraits de Jacques Prévert qui nous avait invités à passer la Saint-Sylvestre chez lui, à Tourettes-sur-Loup, la nuit de 1941 à 1942. »



La pause, 1945

« Ce jour-là, sur le tournage d'un film de second ordre qui s'appelait *Le Roi des resquilleurs*, je faisais un reportage qu'on m'avait demandé, pour une revue. C'était un film comique, et toutes les scènes étaient tournées en studio : j'aimais suivre ce travail de répétitions puis de tournage, il y avait tant de détails à capter. C'était l'heure de la pause. Je me souviens que nous avions très froid dans ces locaux. Nous étions en 1945, tout était encore mal chauffé. J'ai surpris alors ces girls qui venaient juste de tourner une scène et qui essayaient de se chauffer, malgré tout, contre les éclairages. Les ampoules étaient très fortes, c'était la seule source de chaleur, et en attendant la reprise du tournage, elles s'étaient postées devant ces boîtes à lumière. La scène était à la fois quotidienne et mystérieuse, je n'ai pas pu m'empêcher de la saisir. Cette lumière paraît même un peu inquiétante, dans quel temps sommes-nous au juste ? »



Le petit Parisien, 1952

« Ce jour-là, pour cette photo qui a été tant de fois reproduite dans la presse et qui, pour finir, pourrait venir signer mon autoportrait en petit Parisien, j'avais fait une petite entrave à ma pratique habituelle. Je veux dire que j'ai fait un minimum de mise en scène. Je devais illustrer un reportage qui s'appelait *Revoir Paris* et racontait l'histoire d'un Parisien qui était allé vivre quinze ans à New York et revenait à Paris, en remarquant avec amusement tous les signes distinctifs de ce qu'on voit à Paris.

Parmi toutes ces choses distinctives, il y avait bien entendu le grand pain parisien. Il fallait donc que je trouve une façon particulière de le photographier, de le mettre en situation, ça n'aurait pas eu de sens de choisir simplement le cadre d'une boulangerie. Il était midi, je suis allé dans mon quartier rôder du côté d'une boulangerie. Dans la queue, j'ai vu ce petit garçon, avec sa grand-mère, qui attendait son tour. Il était charmant, avec un petit air déluré. J'ai demandé à sa grand-mère : « S'il vous plaît, Madame, est-ce que vous m'autoriseriez à

photographier ce petit garçon quand il sortira avec son pain ? J'aimerais bien le voir courir avec son pain sous le bras. – Mais oui, bien sûr, si ça vous amuse, pourquoi pas ? »

Je me suis posté un peu plus loin, j'ai attendu. Il a acheté son pain et il a couru, de façon si gracieuse et si vivante. Je l'ai fait courir trois fois, sur quelques mètres, pour avoir la meilleure photo. Et cette photo a eu un succès formidable, on en a fait un poster, des cartes postales, j'ai su qu'on la voyait même à l'étranger, dans les bistrotts, ou dans les boulangeries, à New York, et dans un certain nombre de capitales européennes.

Ce garçon-là, je l'ai retrouvé grâce à sa belle-mère qui, un jour, s'est manifesté et m'a téléphoné, un matin : « Vous savez, monsieur Ronis, ça fait longtemps que je connais cette photographie, et naturellement mon gendre la connaît aussi, mais si je vous téléphone aujourd'hui, c'est que je l'ai vue en couverture d'un livre que vous venez de faire paraître. » Grâce à cette femme, j'ai pu aussi retrouver le nom de la rue où j'avais fait cette photo : la rue Pécelet. Je suis retourné pour voir si j'allais retrouver la porte, si j'allais me souvenir. La maison n'avait pas été ravalée, c'était exactement le même décor, et j'ai eu la preuve que c'était bien là parce que sur le cliché complet, il y avait en bas de ce mur un regard pour le gaz, comme une petite boîte en fonte, qui était resté à la même place. Le regard n'avait pas bougé pendant toutes ces années ! Mais le petit garçon, lui, ne s'est jamais manifesté. »



Jour de pluie au Centre Georges-Pompidou, Paris, 1981

« En m'apprêtant à quitter le Centre Pompidou, un soir, je suis fasciné par les jeux du soleil, soulignant sur le cylindre plastique d'une galerie extérieure les ruissellements d'une averse récente. Deux photographies sans personne, comme pour m'échauffer ; une troisième avec un couple dont je ne suis pas sûr ; une quatrième, celle-ci, que je sens pouvoir être la bonne. Zoom 28-50 mm. Tirage difficile, car il faut des détails dans les parties ensoleillées, et laisser entrevoir les piétons sur la piazza du plateau Beaubourg. Cadrage intégral. »



La nuit du 14 Juillet, Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1955

« C'est le 14 juillet 1955, boulevard Saint-Germain, au coin du terre-plein de l'Odéon : une de ces multiples scènes qui naissent, évoluent très vite et disparaissent, comme bulles de savon. Être présent, se placer où il faut, éviter la confusion des plans, montrer qu'il se passe quelque chose, peu importe quoi : nous ne sommes pas au cinéma et nous n'avons pas à suivre de fil conducteur. Il faut se déplacer tout le temps pour se sensibiliser soi-même à la succession ininterrompue des surprises. Bien moduler le tirage. Cadrage presque complet. »

Willy Ronis (1910 - 2009)

Né le 14 août 1910 à Paris, Willy Ronis est le fils d'Emmanuel Ronis, juif ukrainien et de Tauba Gluckman, juive lituanienne, tous les deux exilés à Paris. Ses parents se rencontrent vers 1904 : lui est photographe, elle pianiste. Le couple s'installe dans le 9^e arrondissement de la capitale.

A l'âge de 7 ans, Ronis apprend le violon. Évoluant dans une famille de mélomanes, il rêve de devenir grand compositeur de musique. A 15 ans, son père lui offre son premier appareil photographique : il s'adonne alors à la prise de vue et au tirage en amateur. Après s'être inscrit en études de droit à la Sorbonne et avoir échoué à un oral, il part faire son service militaire. A son retour, en 1932, il retrouve un père gravement malade qui lui demande de l'aider dans son atelier photographique. Par devoir familial, Ronis s'initie au travail de laboratoire et de retouche, mais l'univers de la photographie traditionnelle le captive peu. Il préfère arpenter les expositions et fréquente assidument le musée du Louvre, développant ainsi une sensibilité artistique unique.

En 1936, armé de son Rolleiflex, il photographie l'avènement du Front populaire et immortalise les manifestations ouvrières, publiant ses premiers clichés dans la revue *Regards*. Cette même année, la mort de son père l'oblige à vendre la boutique familiale. Désormais indépendant, il s'investit pleinement dans le photojournalisme. Il se lie avec Robert Capa, Brassai, Henri Cartier-Bresson et André Kertész, partageant avec eux une vision humaniste de la photographie. En mars 1938, il capture une image emblématique : celle de Rose Zehner, syndicaliste aux usines Citroën, haranguant ses collègues en grève. Mais avec la guerre, Ronis refuse de se soumettre aux lois antijuives du régime de Vichy. Il fuit vers le sud de la France et met temporairement la photographie de côté, exerçant divers métiers dans le théâtre et le décor.

Après la guerre, il reprend son appareil et documente avec talent la reconstruction du pays. Il rejoint l'agence Rapho en 1946 aux côtés de Robert Doisneau et devient le premier photographe français à collaborer avec *Life Magazine*. La même année, il épouse Marie-Anne Lansiaux, artiste peintre et militante communiste, qui figurera sur son célèbre *Nu provençal* (1949). Dans les années 1950, Ronis s'impose comme un photographe majeur de l'école humaniste. Membre du Groupe des XV, il milite pour la reconnaissance de la photographie comme un art à part entière. Son travail illustre la poésie du quotidien, capturant les rues de Paris, les bals populaires et les instants fugaces de bonheur simple. En 1955, Ronis quitte l'agence Rapho, mécontent de la façon dont ses images sont parfois utilisées. Certaines, retouchées ou légendées à des fins politiques sans son consentement, s'éloignent de leur sens premier. Déçu et déterminé à exercer un droit de regard sur ses clichés, il arrête le

photojournalisme en 1972 et quitte Paris pour le Midi de la France. De 1972 à 1983, Ronis vit à Gordes, puis à l'Isle-sur-la-Sorgue. Durant cette période, il enseigne à l'École Supérieure d'Art d'Avignon, à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence et à la Faculté des Sciences de Marseille, créant un cours d'Histoire de la Photographie. En parallèle, il répond à quelques commandes et poursuit ses travaux personnels.

Les années suivantes marquent une reconnaissance institutionnelle. En 1979, Ronis est lauréat du Grand Prix national des Arts et Lettres pour la Photographie. Trois ans plus tard, on lui décerne le Prix Nadar pour sa première monographie *Sur le fil du hasard* paru aux Editions Contrejour. Cette reconnaissance pousse Ronis à revenir sur le devant de la scène. Son livre *Belleville-Ménilmontant* est réédité en 1984. L'année suivante, *Mon Paris* est publié chez Denoël. En 2002, souffrant d'arthrite, il cesse de photographier mais reste une figure incontournable du monde de l'image. Il effectue des donations à l'État français en échange d'un soutien financier jusqu'à la fin de sa vie. Il s'éteint le 11 septembre 2009 à Paris, laissant derrière lui un héritage inestimable.

COLLECTIONS

Bibliothèque nationale de France, Paris

Centre Georges Pompidou, Paris

Fonds National d'Art Contemporain, CNAP, Paris

Maison Européenne de la Photographie, Paris

Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie, Charenton-le-Pont

Musée Carnavalet, Paris

Musée Nicéphore Niépce, Paris

Art Institute of Chicago, Chicago

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Willy Ronis par Willy Ronis : le regard inédit du photographe sur son oeuvre, Flammarion, Paris, 2018

Le Siècle de Willy Ronis, Françoise Denoyelle, Terre Bleue, Paris, 2012

Willy Ronis. Une poétique de l'engagement, Democratic Books, Paris, 2010

Nues, 59 photographies, texte de Philippe Sollers, Terre Bleue, Paris, 2008

Paris, éternellement, texte et photographies de Willy Ronis, préface de Daniel Karlin, Hoëbeke, Paris, 2005 ; réédité en 2014

Willy Ronis, Phaidon, collection « 55 », Londres, 2002

Belleville-Ménilmontant, 96 photographies, Hoëbeke, Paris, Filigranes, Paris, 1999 ; réédité en 2018

Portfolio de 7 bromures signés, tiré à 30 exemplaires, préface de Didier Daeninckx, éditions Jean-Pierre Amar, 1997

Willy Ronis : 1934-1987, 56 photographies, Centre national de la photographie, Paris, collection Photo Poche, 1991 ; réédité par Actes Sud, Arles, 2005

Mon Paris, 170 photographies, préface d'Henri Raczymov, Denoël, Paris, 1985 ; réédité en 1992

Sur le fil du hasard, texte et 94 photographies, Contrejour, Paris, 1980 ; réédité en 1992

Belleville-Ménilmontant, 96 photographies, préface et légendes de Pierre Marc Orlan, Arthaud, Paris, 1954 ; réédité en 1984 et 1989.

EXPOSITIONS

2024 *Willy Ronis : Photographe Humaniste*, en partenariat avec la Médiathèque du patrimoine et de la photographie - Ministère de la culture, Espace Philippe Artidor, Duras, France.

2023 *Willy Ronis : se retrouver*, Musée de Pont-Aven, France.

Willy Ronis par Willy Ronis, Powerlong Museum, Shangäi, Chine.

2022 *Willy Ronis par Willy Ronis*, Le Kiosque, Vannes, France.

2021 *Willy Ronis en RDA - La vie avant tout*, Espace Richaud, Versailles, France.

2018 *Willy Ronis par Willy Ronis*, Pavillon Carré Baudoin, Paris XXe, France.

2017 *Willy Ronis*, Jeu de Paume, château de Tours, France.

2016 *1936, le Front populaire en photographie*, Hôtel de Ville, Paris, France.

2012 *Willy Ronis*, Musée d'art contemporain Kahitsukan de Kyoto, Japon.

2010 *Willy Ronis – Une poétique de l'engagement*, Jeu de Paume et Monnaie de Paris, avec le concours de la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine / Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, France.

2009 *Willy Ronis : Rétrospective, église Sainte Anne*, Rencontres d'Arles, France.

2005 *Willy Ronis. A Paris*, rétrospective à l'Hôtel de ville de Paris, France.

2004 *La vie en passant*, rétrospective à Aix-la-Chapelle, Allemagne.

2003 *Sur le fil du hasard*, rétrospective, Ecole de la photographie et de l'image, Madrid, Espagne.

2002 *Willy Ronis*, rétrospective, Bibliothèque municipale de Lyon, France.

2001 *Willy Ronis*, invité d'honneur de la première édition des Transphotographiques, Lille, France.

2000 *Willy Ronis. Photographies*, exposition à la Fnac Etoile pour célébrer ses 90 ans, Paris, France.

1997 *Willy Ronis*, à Buenos Aires, Argentine & Rio de Janeiro, Brésil.

1996 *70 ans de déclics*, Pavillon des Arts, Paris, France.

1995 *Willy Ronis*, Museum of Modern Art, Oxford, Royaume-Uni.

1994 *Mes années 80*, Patrimoine photographique, Paris, France.

1992 *Willy Ronis*, Musée de Brest, invité par l'association Camera Obscura.

1991 *Willy Ronis*, Musée Nicéphore Niépce, Chalon-sur-Saône, France.

1990 *Willy Ronis*, Musée de l'Élysée, Lausanne, Suisse & au Salon d'Automne de Paris, France.

1987 *Willy Ronis*, Musée d'Art Moderne de Bologne, Italie.

1986 *Willy Ronis*, Moscou, Russie.

1985 *Willy Ronis*, rétrospective officielle au Palais de Tokyo, Paris, France.

1981 *Willy Ronis, Sur le fil du hasard*, Fnac Montparnasse, Paris, puis à Grenoble, Lille, Marseille, Metz et Toulouse, France.

1980 *Willy Ronis*, Musée Réattu, invité d'honneur des XIe Rencontres d'Arles, France.

1965 *Six photographes et Paris*, Musée des Arts décoratifs de Paris, France.

1955 *Family of Man*, exposition collective, MoMA de New York, Etats-Unis.

1952 *Five french Photographers*, exposition collective (Brassaï, Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Izis et Willy Ronis), MoMA de New York, Etats-Unis.

1937 *Paris la nuit*, Gare de l'Est, Paris, France.

DISTINCTIONS

2008 : Officier de la Légion d'honneur

2001 : Commandeur de l'ordre national du Mérite

1994 : Officier de l'ordre national du Mérite

1990 : Chevalier de la Légion d'honneur

Edouard Boubat (1923 - 1999)

Né le 13 septembre 1923 à Paris, Edouard est le fils de Berthe et Jacques Boubat. Il passe son enfance à Montmartre, rue Cyrano-de-Bergerac. De 1938 à 1942, il étudie la photogravure à l'école Estienne. Puis en raison de la Seconde guerre mondiale, il est réquisitionné pendant deux ans au STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne ; il revient à Paris à la Libération. De tempérament doux, curieux et contemplatif, il se consacre très tôt à la photographie. Ses premiers portraits immortalisent les amies de sa sœur dont Lella, son premier grand amour, avec qui il vit cinq ans.

En 1946, Boubat vend les six volumes de son dictionnaire Larousse pour pouvoir s'acheter son premier Rolleicord, format 6 x 6. Dès le début, il fait preuve d'un talent unique pour capturer l'instant avec une maîtrise remarquable du cadrage et de la lumière qui confère à chacun de ses clichés une émotion extrêmement poétique. « *La petite Fille aux feuilles mortes* », prise cette même année dans le Jardin du Luxembourg, lui vaut d'être 1^{er} Prix Kodak au deuxième Salon international de la Photographie organisé par la Bibliothèque nationale de France qui l'expose à Paris.

En 1947, Boubat épouse Lella et commence à photographier le charme quotidien de Paris, à l'instar de ses confrères humanistes. Aux côtés de Robert Doisneau, il obtient de nouveau un Prix au Salon de la BnF en 1949 et se voit publier dans *US Camera* pour la première fois. C'est également la période où il voyage en Espagne et en Italie.

Les années 1950 sont prolifiques pour Boubat, tant en terme d'amitiés que de photoreportages et de publications. Parmi ses rencontres marquantes figurent notamment William Eugene Smith, Picasso, Brassai, Izis, Robert Delpire (qui l'expose à la galerie La Hune) et Albert Gilou qui l'invite à s'associer à la prestigieuse revue mensuelle *Réalités*. Ainsi, après deux reportages intitulés « *Les Artisans de Paris* » (1951) et « *Le Pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle* » (1952), Boubat devient collaborateur permanent de la revue jusqu'en 1967. En 1952, Sophie entre également dans sa vie : il l'épouse cinq ans plus tard, et ensemble, ils donnent naissance à leur fils, Bernard.

Grand voyageur, sa carrière de reporter puis de photographe indépendant l'amène à parcourir le monde entier : Afrique, Etats-Unis, Guadeloupe, Mexique, Brésil, Europe, Asie, Orient, Inde, Canada, Japon... Il est régulièrement publié dans les magazines *Camera* et *US Camera*. Chaque année, de nombreux ouvrages et expositions mettent en avant son travail photographique. En 1971, il est invité d'honneur des Rencontres internationales de la photographie d'Arles qui lui consacrent une soirée de projection intitulée « *Édouard Boubat et Lucien Clergue* ». En 1974, il rencontre Marguerite Duras qui lui demande de collaborer pour le film « *India Song* » et la même année, Boubat est exposé à la galerie Agathe Gaillard.

Durant les années 1980, les reportages à l'étranger se succèdent. Boubat rencontre de nombreux artistes dont il conserve de très beaux portraits. Il reçoit également la reconnaissance des institutions et reçoit de nombreux prix. En 1984, on lui décerne le Grand Prix national de la Photographie pour l'ensemble de son œuvre. En 1985, il est fait officier de l'ordre des Arts et des Lettres. Dans les années 1990, Boubat est exposé à Paris au musée Carnavalet pour le Mois de la photo, au centre Georges-Pompidou, à la Maison européenne de la Photographie, à New York, Hambourg, Charleroi et Londres. Il s'exprime aussi dans diverses émissions de radio, notamment pour France Culture et France Inter. Et en 1997, il est fait commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres.

Édouard Boubat décède le 30 juin 1999 à Paris, nous offrant un regard unique, paisible, tendre et sensible sur le monde. Lui qui aimait flâner dans les rues « où Baudelaire et Rimbaud s'étaient perdus » avant lui en a probablement capté toute la poésie et l'essence même du beau.

COLLECTIONS (Sélection)

Centre Georges Pompidou, Paris

Maison Européenne de la Photographie,
Paris

Minneapolis Institute of Art

Museum of Modern Art, New York

Art Institute of Chicago

La Bible de Boubat, Nantes, En Vues, 1998

*Bobin/Boubat - Donne moi quelque chose
qui ne meurt pas*, Paris, éditions Gallimard,
1996

La Vie est belle, Editions Assouline, 1996

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Édouard Boubat, Méditerranée, Paris,
Filigranes, 2015

Édouard Boubat, Photo Poche, Actes Sud,
n° 32, 2008

Édouard Boubat, Éditions de la Martinière,
2004

Édouard Boubat, En souriant à l'invisible,
Itaka Schlubach, 1998

Édouard Boubat, Carnets d'Amérique,
Bruxelles, Complexe, 1995

Édouard Boubat, Comme avec une femme,
Paris, Presses de la Cité (hors collection),
1994

Amoureux de Paris, Paris, Presse de la Cité
(hors collection), 1993

Mes chers enfants, Boudin/Boubat, Paris,
éditions Phébus, 1991

Arbre: Portrait, Bernard Noël/Édouard Boubat, Montreuil, Agraphie, 1991

Le Paris de Boubat, Paris, Paris Audiovisuel/Paris Musées, 1990

Les Boubat de Boubat, Paris, Belfond, 1989

Édouard Boubat, La Photographie : l'art et la technique du noir et de la couleur, Paris, Le Livre de poche, 1989

Édouard Boubat photographe 1950-1987, livre de 20 cartes postales, Paris, éditions du Désastre, 1988

Édouard Boubat, Paris, Nathan, collection Photo poche, n°32, 1988

Lella, Paris, éditions Contrejour, 1987

Édouard Boubat (texte de Jacques Prévert), Milan, Fabbri, 1983

Pauses, Paris, Contrejour, 1983

Vues de dos, Michel Tournier et Édouard Boubat, Gallimard, 1981

La Survivance, Paris, Mercure de France, 1976
Anges, Paris, Hachette, édition Denoël, 1974

Édouard Boubat, Paris, édition Lucerne, 1973

Édouard Boubat, Miroirs autoportraits, Denoël, 1973

Woman, Londres, New York, Aidan, Ellis Editions, 1972

Édouard Boubat, Paris, Éditions Michel Brient, collection Terre d'Images, 1966

Ode Maritime, Tokyo, éditions Heibonsha, 1957
Infinity et Camera (texte de Roméo Martinez), 1953
US Camera et Camera (texte de Louise Stettner), 1950

EXPOSITIONS

2022 - *Édouard Boubat, La Douceur du Regard (1946-1957)*, La Galerie Rouge, Paris.

2019 - *Édouard Boubat, Romantique*, Galerie Agathe Gaillard, Paris.

2015 - *Édouard Boubat, le poète voyageur*, Le Mois de la photo en Nièvre, Palais Ducal de Nevers.

2015 - *Édouard Boubat : Méditerranée*, festival Photomed, Sanary-sur-Mer.

2011 - *Édouard Boubat, Petits instants de bonheur*, Musée Français de la Carte à Jouer, Issy-les-Moulineaux.

2008 - *Édouard Boubat*, Maison Européenne de la Photographie, Paris.

1999 - *Fleurs*, Galerie Agathe Gaillard, Paris.

1998 - *Lella*, Maison Européenne de la Photographie, Paris.

1997 - *Boubat en Amérique*, Galerie Exhibit, Hambourg.

1996 - Musée de la Photographie, Charleroi.

1995 - Centre Georges-Pompidou, Paris.

1993 - *Inédits*, Picto-Bastille, Paris.

1990 - Musée Carnavalet, Paris.

1989 - Vision Gallery, San Francisco.

1987 - *Une aventure poétique*, Musée d'Art Moderne, Séoul.

1984 - Musée d'Art Moderne, Rio de Janeiro, Brésil.

1983 - Ambassade de France, New York.

1982 - Witkin Gallery, New York.

1980 - Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.

1979 - *Boubat par Boubat*, Fondation Nationale de la Photographie, Lyon.

1978 - Musée d'Art Moderne, Carillo, Mexique ; Photographer's Gallery, Londres.

1976 - Witkin Gallery, New York ; The Art Institute of Chicago; *Édouard Boubat, essai rétrospectif* (exposition itinérante), Centre Georges-Pompidou, Paris.

1974 - Galerie Agathe Gaillard et Galerie Fnac-Montparnasse, Paris.

1973 - Bibliothèque nationale de France, Paris.

1971 - *L'Inde d'Édouard Boubat*, Galerie Rencontre, Paris.

1967 - Moderna Museet, Stockholm.

Jean-Philippe Charbonnier (1921 - 2004)

Issu d'un père peintre et d'une mère écrivaine, Jean-Philippe Charbonnier est né le 28 août 1921 à Paris. Scolarisé au lycée Condorcet, il passe un bac philosophie-anglais-allemand et en garde un grand regret : celui de ne pas avoir appris le piano.

En 1939, son père lui offre un appareil 9 x 12 à plaques. Ne sachant qu'en faire, il demande conseil à Sam Lévin, voisin du Faubourg-Saint-Honoré et photographe de cinéma réputé. Charbonnier est fasciné par ses portraits professionnels, le matériel de studio et le développement en laboratoire. Il souhaite explorer davantage cet univers de la photographie. Curieux et sous le charme de l'ambiance conviviale des plateaux, il devient progressivement assistant de Lévin. Au studio des Buttes-Chaumont, il découvre ainsi l'envers du décor et les vedettes-monuments de l'époque : Gaby Morlay, Françoise Rosay et la très jeune Micheline Presle. Un jour, Lévin lui donne un film entier à couvrir à sa place. Très bien rémunéré à la semaine, Charbonnier décide finalement de renoncer à sa licence d'allemand à la Sorbonne, décision précipitée par la guerre qui a déjà commencé...

En raison du contexte, l'apprenti-photographe part avec sa mère dans le Sud ; il retrouve Lévin à Marseille. En 1941, les deux hommes ont un conflit d'intérêt ; Charbonnier se rend alors à Lyon et commence à travailler pour le studio Blanc et Demilly, haut lieu de la vie mondaine et artistique lyonnaise. Puis il s'exile en Suisse afin d'échapper au STO (service de travail obligatoire en Allemagne). C'est là qu'il fait une rencontre décisive : Jean Manevy, qui le fait entrer à *Libération* en 1944. Le 5 octobre, tout jeune reporter, il est chargé de « couvrir » l'exécution d'un collaborateur à Vienne, expérience intense dont il gardera toujours un souvenir amer... Il travaille aussi à *France Dimanche*. En 1949, il devient pigiste pour *Point de Vue*, assurant textes et photographies pour ce magazine fondateur du photojournalisme français.

De 1950 à 1974, Jean-Philippe Charbonnier est photographe au mensuel *Réalités*, auquel collabore aussi Édouard Boubat. Il effectue des reportages sur la vie quotidienne des français : *Le médecin de campagne, la Creuse* 1950, *L'étude du notaire, Amboise* 1951, *Le pharmacien d'Aubusson* 1953, *La famille du mineur, Lens* 1954... En juin 1951, il épouse Gisèle Gonfreville à Paris. De cette union naissent deux filles qu'il voit malheureusement trop peu. En effet, ses missions photographiques l'amènent à beaucoup voyager : Afrique, Turquie, Canada, Japon, Moyen-Orient, Thaïlande, Ex-URSS, Chine, Mongolie et États-Unis. De ces pérégrinations sortent trois numéros spéciaux dans *Réalités* : *France, Chine et Tour du Monde*. Dans les années 1960, il réalise également des reportages publicitaires pour l'Organisation Mondiale de la Santé, le ministère du Travail, la Bourse de Paris, Renault, Carrefour et Royal Air Maroc, entre autres.

En 1968 s'opère un tournant dans sa carrière et dans sa vie privée. Après avoir rencontré Agathe Gaillard, Charbonnier l'épouse au mois de décembre. Ensemble ils ont une fille, trois ans plus tard. Grâce à lui, elle fonde la première galerie parisienne « uniquement dédiée à la photographie » en 1975 (l'actuelle Galerie Rouge). Elle l'encourage également à s'investir dans une photographie plus personnelle et libérée de l'angoisse inhérente au travail de commandes.

En 1970, le photographe inaugure, avec Denis Brihat et Jean-Pierre Sudre, les premières Rencontres d'Arles animées par Lucien Clergue et Michel Tournier. De 1976 à 1982, il enseigne avec passion chez Penninghen (Ecole Supérieure d'Arts Graphiques) à Paris. C'est là qu'il rencontre Christine Vaissié, graphiste et directrice artistique d'une grande agence de publicité, avec qui il partage vingt-cinq ans de complicité et qu'il épousera en 1997. En 1983, elle occupe une place importante dans la préparation du catalogue et de la grande exposition « Jean-Philippe Charbonnier : 300 photographies 1944-1982 » présenté par le musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Pour beaucoup, c'est une véritable révélation ! Cela lui vaut la Médaille de Vermeil de la Ville de Paris, qui lui remet également le Grand Prix de la Photographie en 1996.

Après cette grande exposition, Charbonnier et son épouse vivent principalement en-dehors de la capitale : Normandie, Var et Argentière dans sa chère vallée de Chamonix. Lui qui, semble-t-il, avait un caractère bien trempé et une certaine tendance à la morosité, a su profiter de la sérénité de ces endroits paisibles. Atteint d'une maladie qu'il endura plusieurs années et malgré son incroyable énergie (il photographie jusqu'au bout), Charbonnier s'éteint à Grasse le 28 mai 2004 à l'âge de 82 ans.

COLLECTIONS

Centre Georges Pompidou, Paris
CNAP
Musée national d'Art Moderne, Paris
Musée d'Art, Toulon

Jean-Philippe Charbonnier : Pour la liberté de la presse, Reporters sans frontières, 2005

Les Enfants de Germinal, en collaboration avec Robert Doisneau et Willy Ronis, pour le livre de François Cavanna, éditions Hoëbeke, 1993

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Jean-Philippe Charbonnier - Raconter l'autre et l'ailleurs (1944 - 1983), Éditions Hazan, Paris, 2020

Jean-Philippe Charbonnier, Chamonix, 40 ans dans la vallée, Éditions Glénat, 1992

Jean-Philippe Charbonnier, 300 photographies 1944 - 1982, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 1983

Jean-Philippe Charbonnier, Maison de la Culture du Havre, 1972

Un photographe vous parle, Éditions Grasset, 1961

Chemins de la vie, 70 photographies, éditions du Cap, 1957

« Bons pour l'asile : toute la vérité sur la façon dont on traite, en France, les maladies mentales », photos de l'article d'Hervé Bazin sur les hôpitaux psychiatriques en France, *Réalités*, janvier 1955

EXPOSITIONS

2023 *Charbonnier, On the Edge*, La Galerie Rouge, Paris.

2020 *Raconter l'ailleurs et l'autre*, Pavillon populaire, Montpellier.

2015 *Jean-Philippe Charbonnier*, Maison de la Photographie, Toulon.

2014 *Jean-Philippe Charbonnier, L'Œil de Paris*, Crédit municipal de Paris, Paris.

2008 *Réalités, Un mensuel illustré des Trente Glorieuses*, Maison Européenne de la Photographie, Paris.

1990 Musée Nicéphore-Niépce, Chalon-sur-Saône.

1984 Musée de l'Élysée, Lausanne / Centre photographique de Stockholm (Suède).

1983 *Rétrospective 1944-1982, 300 photos*, Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

1972 Maison de la Culture, Le Havre / Photographers Gallery, Londres.

1970 Rencontres internationales de la photographie, Arles.

LA GALERIE ROUGE

3 rue du Pont Louis-Philippe, 75004 Paris

Du mercredi au samedi de 11h à 19h

Directrice : Agathe Cancellieri

contact@lagalerierouge.paris

01 42 77 38 24

www.lagalerierouge.paris

© Tous droits réservés à Willy Ronis, MPP, diffusion
GrandPalais RMN Photo